SRAB FILMS PRÉSENTE

D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE

ILS ONT RÉUSSI LE CASSE DU SIÈCLE LE PLUS DINGUE COMMENCE...

MELVIL POUPAUD SOFIANE ZERMANI STEVE TIENTCHEU JULIA PIATON

LES RÈGLES DE L'ART

UN FILM DE DOMINIQUE BAUMARD



SÉLECTION OFFICIELLE REIMS POLAR FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM POLICIER 2025

FESTIVAL DE L'ALPE D'HUEZ 2025 PRIX SPÉCIAL DU JURY

DISTRIBUTION
Le Pacte
5, rue Darcet – 75017 Paris
tél : 01 44 69 59 59
www.le-pacte.com

Durée : 94 min – Format : 2.39 – Son : Numérique 5.1

AU CINÉMA LE 30 AVRIL

Matériel presse téléchargeable sur www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE
Sandra CORNEVAUX
I LIKE TO MOVIE
7, rue Bourdaloue – 75009 Paris
01 83 81 13 15



SYNOPSIS

Yonathan, expert en montres de luxe au quotidien monotone, voit sa vie basculer lorsqu'il s'associe à Éric, receleur et escroc. Fasciné par le train de vie d'Éric, Yonathan perd toute mesure. Tout s'accélère quand, pour répondre à une commande d'Éric, Jo, cambrioleur de génie, vole cinq chefs-d'œuvre au Musée d'Art Moderne de Paris en 2010. Dès lors, les trois hommes sont entrainés dans une spirale incontrôlable.

Inspiré d'une histoire vraie, *Les règles de l'art* rappelle que le casse du siècle ne peut pas être une affaire d'amateurs...

ENTRETIEN AVEC DOMINIQUE BAUMARD



Comment est né ce projet ?

Il me vient de Benjamin Charbit, mon coscénariste, qui en 2017, avait suivile procès du cambriolage du Musée d'Art Moderne de la ville de Paris aux côtés d'Olivier Bouchara, un journaliste qui a ensuite écrit un long article fouillé dans Vanity Fair dont on s'est inspiré. Ils ont rencontré le voleur qui comparaissait libre et quelques années plus tard, lorsqu'il m'a raconté cette histoire, je l'ai trouvée tellement folle que je m'y suis plongé pour en connaître tous les détails. Ayant réussi à nous procurer le dossier d'instruction, Benjamin et moi avons épluché des milliers de pages de procès-verbaux, de retranscriptions de conversations téléphoniques, d'interrogatoires ou de photos de reconstitutions comme celle qui montrait, étape par étape, la destruction des tableaux. Pour nous, c'était une mine d'informations qui nous a permis de réutiliser des dialogues entiers, des échanges de SMS, avec cette idée de retracer le fait divers avec le plus de précision.

***Vjeran Tomic : L'homme-araignée de Paris*, la série documentaire produite par Netflix sur cette affaire, vous a-t-elle inspirée ?**

Nous l'avons évidemment regardée mais elle a la particularité de se concentrer essentiellement sur le voleur. Vjeran Tomic est un homme qui a son point de vue, discutable, et une autre manière d'envisager l'affaire. Par exemple, dans la série, on découvre que les protagonistes sont presque tous convaincus que les tableaux n'ont pas vraiment été détruits et vont réapparaître un jour alors que moi je suis intimement persuadé du contraire. D'un point de vue cinématographique, c'est d'ailleurs ce qui me fascinait : au-delà du sacrilège que ce vol d'œuvres d'art représente, je voulais montrer, matériellement, comment on détruit un tableau et concrètement comment on fait pour vendre un tel butin quand on n'a pas de réseau : qui il faut appeler, quels mots employer pour attiser l'envie sans tout révéler, etc.



Est-ce cette notion de sacrilège qui rend le fait divers particulièrement fascinant ?

Je trouve, oui. Détruire des tableaux a quelque chose de révoltant. Même en tournant la séquence avec de faux objets, nous avons ressenti une gêne car c'était glaçant de voir Melvil Poupaud casser le cadre en bois avec son pied, plier la toile, engouffrer le tout dans un sac-poubelle avant de le descendre à la benne et qu'il soit embarqué par un camion. Dans le dossier d'instruction, toutes ces étapes étaient retranscrites et il était même indiqué que dans une sorte de fol espoir, le parcours du camion avait été retracé par les enquêteurs pour savoir si des gens auraient pu intercepter le sac.
Un autre aspect fascinant de cette histoire était le goût manifeste du voleur pour l'art. C'est ce que j'ai voulu montrer dans la scène du cambriolage du musée, lorsqu'il prend le temps de choisir les tableaux qui lui plaisent ou lui racontent quelque chose. Dans le procès-verbal, Vjeran Tomic explique qu'il a voulu s'emparer d'un autre Modigliani mais que les yeux lui faisaient peur et qu'il craignait que ça ne lui porte la poisse. Dans le film, je souhaitais donc me concentrer sur ces trois étapes que furent le cambriolage, la destruction des toiles et la tentative de vente, en décrivant, presque seconde par seconde, comment chaque moment s'était passé.

Comment reproduit-on des tableaux comme ceux-là ?

On imprime des reproductions sur des toiles et on applique par-dessus une pâte transparente pour créer une matière. D'ailleurs, ces copies-là ont l'obligation d'être détruites après le tournage.



Qui sont les protagonistes principaux de cette histoire ?

Nous sommes partis de l'idée que pour créer une œuvre d'art, il faut un artiste, un marchand, un amateur d'art et nous avons eu envie de décaler un peu les choses en faisant du voleur, l'artiste. Comme le peintre, le cambrioleur a un rapport matériel et physique au tableau : il sait combien il pèse, quelle place il prend, etc. Le marchand, lui, a un rapport pécuniaire à l'objet : il estime immédiatement combien il peut l'acheter et le vendre. Quant à l'acheteur, il a un rapport presque mystique à l'œuvre : pour lui, avoir un Modigliani, c'est aussi posséder l'aura de ce tableau. Ces trois protagonistes offrant trois regards différents sur ce qui s'est passé et ouvrant trois trajectoires, il fallait réfléchir à la façon dont on ferait circuler l'histoire entre toutes ces pistes. Plusieurs versions de scénarios retraçaient l'intrigue selon chaque point de vue jusqu'à ce qu'on mélange tout en gardant Yonathan comme personnage central. Si l'on a fait ce choix, c'est parce qu'en étant étranger à ce milieu, il permet au spectateur d'entrer avec lui dans l'histoire.

Yonathan Cobb est aussi celui qui évolue le plus…

Cobb au départ a du mal à s'imposer mais cette affaire donne soudain un sens à son existence; elle réveille un goût du risque et une envie de franchir les lignes, ce qu'il n'a jamais osé faire. Pour la première fois, il se plonge dans ce qu'il croit être une petite aventure, il ressent des émotions inconnues, il se sent vivant.

Quels éléments appartiennent à la fiction finalement ?

Ayant peu d'informations concernant la vie privée des protagonistes, nous avons gardé ce que nous avions (le fait que Cobb soit marié avec une femme qui gagnait mieux sa vie que lui et avec laquelle il avait deux jeunes enfants, par exemple) et on a tiré certaines déductions pour forger les personnages. Sur les motivations de Cobb, notamment sur les raisons pour lesquelles il a voulu acheter un tableau, je pense que nous sommes restés assez proches de la réalité, il y avait un vrai manque en lui et posséder un Modigliani lui permettait de devenir quelqu'un d'autre. De la même manière, il nous a fallu inventer les raisons pour lesquelles il allait détruire les tableaux. A mon sens, c'était pour lui la façon la plus simple d'imaginer que rien de tout ça n'avait eu lieu. Mais on peut se raconter ce que l'on veut. Voilà pourquoi la dernière réplique du film est : « Rien n'est vrai ».

Comment s'est imposé le ton si particulier de cette fiction ?

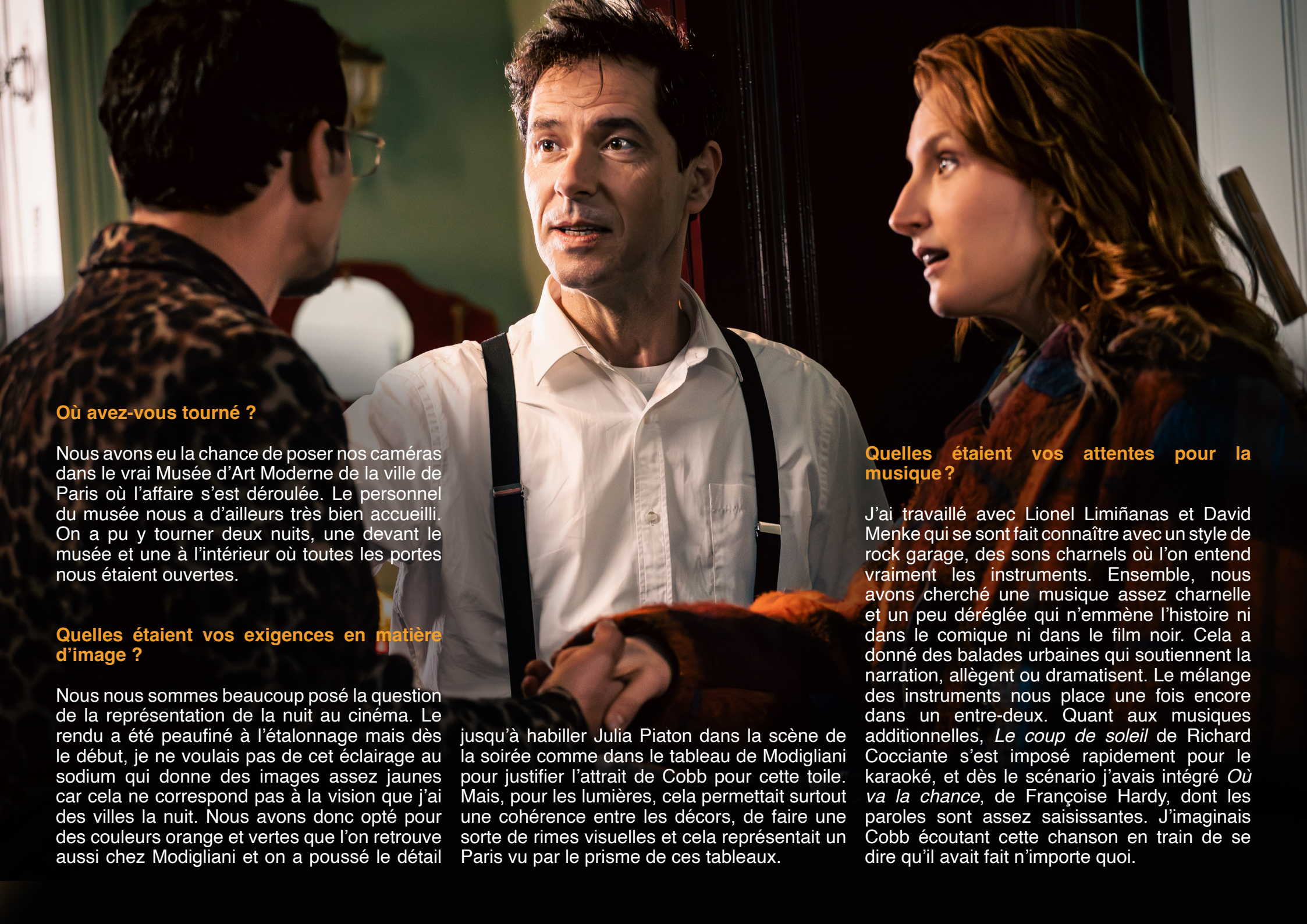
Il est le fruit d'une décision presque stylistique. J'ai cherché un ton de comédie pour faire ressortir, justement, le côté tragique de cette histoire. Le comique vient de ces malfrats qui n'étaient pas capés pour ce genre de situation et n'avaient, à mon sens, aucune conscience de ce qu'ils étaient en train de faire. Le voleur avait déjà cambriolé des galeries ou des appartements, mais la valeur symbolique du musée d'État le dépassait complètement. Ce film devait donc être l'inverse d'*Ocean's eleven*.

Quels étaient les écueils à l'écriture ?

Le ton justement. Nous avions cette envie de comédie, presque de burlesque, et il était facile de montrer ces bras cassés dans des situations trop grandes pour eux. Cela nous obligeait à avancer sur une crête. Quitte à piéger le spectateur en l'amenant vers la comédie et en l'arrêtant net dans son envie de rire. Ce ton, nous sommes allés le chercher dans l'écriture mais aussi beaucoup sur le tournage. Avec Melvil Poupaud, nous avons longuement cherché, en répétition et sur le plateau, quelle était la bonne tonalité.
Pour comprendre comment Cobb avait pu se faire autant embobiner par Moreno, il fallait montrer qu'il était un peu idiot mais il fallait aussi construire des motivations, donc le prendre au sérieux, sinon nous n'aurions eu aucune empathie pour lui. Donc, là aussi, il fallait placer le curseur au bon endroit. La scène du karaoké, nous permettait ainsi de montrer que Cobb vit une chouette aventure amicale avec Moreno qui le grise et qui n'est pas loin de l'emprise.

Comment avez-vous composé le casting ?

Une fois le scénario achevé, je me suis demandé quels comédiens pourraient venir percuter nos personnages et, en fonction des uns et des autres, cela a modifié un peu les scènes. Melvil Poupaud est arrivé assez tôt sur le projet. Il venait d'incarner dans *L'amour et les forêts*, de Valérie Donzelli, un manipulateur très sûr de lui et cela m'a amusé de l'imaginer dans le rôle inverse, celui de Cobb. Par ailleurs, il manifestait une envie de burlesque en allant chercher des chemins de comédie qu'il n'avait pas encore explorés. Sur le plateau, il n'avait jamais peur d'aller très loin et comme il était capable, pour la prise suivante, d'emprunter une autre direction avec le même enthousiasme et la même sincérité, c'était fascinant à voir et idéal pour chercher ce qu'on voulait atteindre.
J'ai rencontré Sofiane Zermani autour d'un café, et en quelques secondes, il était évident qu'il était Moreno. Son débit de paroles, l'énergie qu'il dégageait… C'était lui. C'était excitant de se dire, en l'observant, qu'il était le personnage. Et comme il n'avait pas vraiment exploré cette facette de lui au cinéma, il était content de pouvoir s'y essayer.
Steve Tientcheu, c'est un acteur que je connais depuis très longtemps et je l'ai imaginé assez vite dans le rôle du voleur parce que je voulais qu'on ait une empathie immédiate avec le personnage. Steve a une sorte de physique de gros nounours, il dégage une humanité immédiate. Ce personnage est pour moi le plus lumineux de l'histoire et c'est le seul qui fait correctement son travail. J'avais besoin d'un gentil comme lui pour placer le spectateur de son côté à lui : tel un artiste, ses compétences, son cran et sa précision lui permettent de voler un butin de cette ampleur.
Quant à Julia Piaton, elle a un vrai goût pour la comédie et j'aime sa façon de jouer au présent en cherchant toujours la manière la plus simple de vivre les situations. Même si c'est la seule vraie adulte de cette histoire, je ne voulais surtout pas faire de son personnage une femme castratrice qui fait la leçon à son mari - c'est d'ailleurs la malédiction de Cobb : à chaque fois qu'il commet une bêtise, il se retrouve face à des gens (sa femme ou la dame de la montre) qui lui pardonnent, rien n'est jamais grave. Mais Julia incarne aussi une forme de candeur qui lui permet de mettre de la joie dans tout ce qu'elle fait et qui nous apportait un contrepoint essentiel à cette histoire : cela rappelait que d'un point de vue extérieur, personne ne pouvait se douter de ce qui se passait.



Où avez-vous tourné ?

Nous avons eu la chance de poser nos caméras dans le vrai Musée d'Art Moderne de la ville de Paris où l'affaire s'est déroulée. Le personnel du musée nous a d'ailleurs très bien accueilli. On a pu y tourner deux nuits, une devant le musée et une à l'intérieur où toutes les portes nous étaient ouvertes.

Quelles étaient vos exigences en matière d'image ?

Nous nous sommes beaucoup posé la question de la représentation de la nuit au cinéma. Le rendu a été peaufiné à l'étalonnage mais dès le début, je ne voulais pas de cet éclairage au sodium qui donne des images assez jaunes car cela ne correspond pas à la vision que j'ai des villes la nuit. Nous avons donc opté pour des couleurs orange et vertes que l'on retrouve aussi chez Modigliani et on a poussé le détail jusqu'à habiller Julia Piaton dans la scène de la soirée comme dans le tableau de Modigliani pour justifier l'attrait de Cobb pour cette toile. Mais, pour les lumières, cela permettait surtout une cohérence entre les décors, de faire une sorte de rimes visuelles et cela représentait un Paris vu par le prisme de ces tableaux.

Quelles étaient vos attentes pour la musique ?

J'ai travaillé avec Lionel Limiñanas et David Menke qui se sont fait connaître avec un style de rock garage, des sons charnels où l'on entend vraiment les instruments. Ensemble, nous avons cherché une musique assez charnelle et un peu déréglée qui n'emmène l'histoire ni dans le comique ni dans le film noir. Cela a donné des balades urbaines qui soutiennent la narration, allègent ou dramatisent. Le mélange des instruments nous place une fois encore dans un entre-deux. Quant aux musiques additionnelles, *Le coup de soleil* de Richard Cocciante s'est imposé rapidement pour le karaoké, et dès le scénario j'avais intégré *Où va la chance*, de Françoise Hardy, dont les paroles sont assez saisissantes. J'imaginais Cobb écoutant cette chanson en train de se dire qu'il avait fait n'importe quoi.

DOMINIQUE BAUMARD

RÉALISATEUR

Filmographie :

2025 Les Règles de l’art
2021 Les Méchants
2016 Tu doutes, tu perds
2011 La Part de Franck (court métrage)
2009 Le Contretemps (moyen métrage)



ENTRETIEN AVEC MELVIL POUPAUD

Qu'est-ce qui vous a attiré dans ce projet ?

C'est d'abord la personnalité de Dominique Baumard que je connaissais en tant que scénariste et dont j'ai tout de suite apprécié la culture cinématographique, la précision et la maîtrise de son écriture, la force de travail et la concentration. Après un premier projet non abouti, lorsqu'il m'a recontacté pour *Les règles de l'art*, j'étais ravi de pouvoir travailler avec lui. D'autant qu'à la lecture du scénario, j'ai été surpris par le ton. Ce n'était ni un film d'auteur, ni une vraie comédie, ni un divertissement commercial ou à suspense, mais un mélange de genres et je trouvais original de faire ses premiers pas de cinéaste avec une œuvre aussi singulière que celle qu'il me proposait.

Aviez-vous eu vent de ce cambriolage ?

Pas du tout. Lorsque Dominique m'a raconté ce fait divers, j'ai regardé quelques documents qui le concernaient mais je n'ai pas souhaité m'inspirer de la réalité pour mon personnage car d'une manière générale, je préfère inventer. Même quand je dois tenir des rôles inspirés de personnes ayant existé, je ne cherche jamais à copier la réalité. Et là le ton du film le permettait d'autant plus qu'il laissait place au burlesque.

En tant qu'acteur, comment avez-vous appréhendé ce projet ?

J'y ai tout de suite vu un terrain de jeu de comédie, c'est ce qui m'apparaissait entre les lignes et, après Coup de chance, le film de Woody Allen que je venais de tourner dans ce même ton tragi-comique, l'idée de tenir un rôle plus drôle encore m'attirait beaucoup. Je pensais pouvoir faire de Cobb un personnage attachant, un imbécile pathétique, un pigeon naïf et enthousiaste.

Sur le plateau, avez-vous été rapidement convaincu du caractère burlesque de votre personnage ?

Dès les premiers jours de tournage, j'ai senti que l'équipe riaient pendant certaines scènes et Dominique lui-même a pris conscience qu'il avait écrit une vraie comédie, avec des situations qui permettaient de sortir du naturalisme. Au fil du tournage, lui et moi nous sommes rendus compte à quel point on pouvait pousser les personnages dans la comédie. Il fallait que les protagonistes soient à la fois attachants, crédibles et drôles pour qu'on prenne du plaisir à se moquer gentiment d'eux. Un peu comme dans les films des frères Coen où les protagonistes sont toujours tragi-comiques.

Pousser les curseurs, est-ce ce qui vous amuse le plus dans votre métier ?

Dans la comédie, oui. Avec la série *OVNI(s)* où j'ai pris un plaisir fou à incarner Didier Mathure, j'ai senti qu'une porte s'ouvrait et, depuis, j'aspire de plus en plus à faire rire et à me tourner en dérision. Quitte parfois à aller trop loin pour, ensuite, corriger. Avec les années, la peur du ridicule s'efface. Ce qui m'inquiéterait, ce serait de ne pas savoir pousser les curseurs, justement.



Y avait-il, malgré tout, des pièges à éviter ?

Le risque était que tout à coup, on ne croit plus aux personnages ou aux situations. Pour ne pas faire de Cobb un type complètement idiot, trop mal mené ou manipulé, il était nécessaire de crédibiliser l'amitié de ces deux hommes. Il fallait lire dans les yeux de Cobb une certaine fascination pour Moreno et dans ceux de Moreno de la tendresse pour Cobb. Comme dans un buddy movie.

Quel partenaire est Sofiane Zermani ?

C'était un plaisir de tourner avec lui car il est très chaleureux, enthousiaste, plein d'énergie et je l'ai tout de suite senti heureux d'être sur ce projet. Il était extrêmement attentif à la direction d'acteurs et aimait beaucoup emprunter les différentes voies que Dominique lui indiquait. Bien qu'il soit acteur depuis peu, Sofiane montrait déjà une vraie souplesse : d'une prise à l'autre, il était capable de changer de ton, d'être plus cynique, plus tendre ou plus menaçant. En fait, j'ai vu un vrai acteur au travail et c'était un plaisir à regarder.

Et vous, aimez-vous être très dirigé ?

J'adore cela. Comme un interprète dans un orchestre, j'ai besoin que le chef d'orchestre me donne le La pour trouver la liberté d'être, ensuite, plus lyrique, plus minimaliste ou plus sonore. J'arrive de moins en moins avec des idées préconçues sur la scène et la tonalité à donner. C'est en étant le plus vierge possible que je peux intégrer le désir du metteur en scène et explorer avec lui différentes directions.

Cela implique-t-il que vous évitez de préparer trop vos rôles en amont ?

Je laisse la rencontre se faire entre mon personnage et moi. Évidemment, je mets un point d'honneur à maîtriser mon texte parfaitement et les costumes et l'apparence physique m'aident à me glisser dans la peau du personnage. Pour Cobb, Dominique et moi voulions créer une silhouette presque chaplinesque : les bretelles, le pantalon trop large, les Crocs, il y avait un côté clownesque dans son accoutrement.
Ensuite, mon travail réside dans le fait d'arriver sur le plateau entièrement disponible. J'ai piqué cela à Marcello Mastroianni qui disait, en interview, qu'il devait se rendre disponible pour que les metteurs en scène fantasment sur lui, pour pouvoir être libre aux dates de tournage et pour changer de braquet quand le cinéaste vous demande d'essayer autre chose.

La complicité avec Julia Piaton s'est-elle nouée facilement ?

Je ne la connaissais pas mais j'ai découvert une actrice dotée d'un tempérament comique naturel. Julia a dans l'œil quelque chose qui frétille et un ton qui se décale naturellement. La savoir aussi à l'aise dans ce registre m'a beaucoup aidé. Quand j'arrivais à la faire rire alors qu'elle n'avait pas forcément vu le potentiel comique de mon personnage, cela me réjouissait car je l'admire comme actrice et je connais son humour. Évidemment, ce n'est pas parce que ça rigole sur le plateau que c'est forcément drôle à l'arrivée mais c'est encourageant quand on tente des choses.

Quelle fut votre réaction en voyant le film ?

Je l'ai trouvé très réussi, notamment grâce à l'équilibre que Dominique a su instaurer entre le pathétique, le burlesque et la crédibilité de situations vraies mais extrêmes. Il est parvenu à installer le thriller dans une atmosphère qui nous permet de rentrer dans l'histoire et de s'attacher aux personnages puis à amener ensuite très subtilement le film vers la comédie pour terminer sur quelque chose de burlesque.

Qu'est-ce que cette expérience a appris au comédien que vous êtes ?

J'ai compris avec ce film que lorsqu'un acteur apparaît à l'écran, il débarque avec toute une série d'a priori liés à ses rôles précédents, à la mémoire qu'il a laissée auprès du public, à sa personnalité etc. Or, les acteurs comiques ont cet avantage d'être immédiatement perçus comme drôles. Moi, je dois encore effectuer un trajet pour arriver au point où l'on me voit comme un type marrant. Mais je sais aussi qu'il ne faut pas se laisser aller à un jeu « second degré » car l'une des qualités principales d'un acteur est de savoir jouer au premier degré toutes les situations, des plus dramatiques aux plus comiques.



ENTRETIEN AVEC SOFIANE ZERMANI

Comment êtes-vous arrivé dans cette aventure ?

Étant ami avec Toufik Ayadi, le producteur, j'avais entendu parler de ce projet qui m'attirait beaucoup. Quand j'ai rencontré Dominique Baumard, je n'avais pas encore lu le script mais il m'a proposé de faire une lecture sur deux scènes. En découvrant le scénario, j'ai apprécié l'humour fin et le fait qu'au début ce ne soit pas écrit comme une comédie. Avec Melvil Poupaud, on s'est tout de suite trouvé autour du texte. C'était fluide et le ton glissait facilement vers le burlesque car notre complicité nous encourageait à grossir le trait. Dominique en a pris compte pour peaufiner les dialogues et faire du sur-mesure afin que le duo fonctionne parfaitement. Je suis donc arrivé sur ce projet avec la certitude que l'aventure humaine, déjà, serait extra. D'autant que de l'endroit d'où je viens et de mon absence de formation, j'étais très flatté de donner la réplique à un acteur comme Melvil Poupaud.

Que représentait-il à vos yeux ?

Il est le comble du chic ! Melvil appartient à un genre de comédiens devenu rare qui ne s'engage pas sur les films pour la gloire mais qui est foncièrement animé par le projet. Étant aussi sincère et honnête comme acteur que comme homme, il ne donne pas au premier venu mais quand il donne, il le fait entièrement. J'ai eu cette chance qu'il me fasse confiance et soit généreux avec moi. Au-delà de notre sensibilité commune à la musique, on s'est retrouvés sur un point, lui parce qu'il est très respecté dans le métier, moi parce que je suis populaire : on ne fait pas de manière. Nous nous sommes donc posés comme deux gars qui n'avaient pas grand-chose à nous prouver mais une grande envie de jouer ensemble.

Aviez-vous eu vent de l'affaire du cambriolage ?

Pas du tout mais quand on m'en a parlé, je me suis énormément documenté, notamment grâce à Olivier Bouchara, premier scénariste de cette histoire, qui est aussi un ami du voleur. En revoyant les J.T. de l'époque, et en découvrant le documentaire de Netflix, on comprend que le rôle principal est celui du voleur car il est à l'initiative du projet. Le marchand et l'expert arrivent après. Or, j'ai beaucoup aimé que Dominique inverse tout et fasse de Cobb non pas un benêt mais un gars ordinaire qui tombe dans un vortex et est galvanisé. Cette idée était bien plus pertinente que le seul point de vue du voleur.

Comment avez-vous appréhendé le personnage de Moreno ?

Au début, je l'ai vu comme un prestidigitateur, un margoulin, un escroc à la Christophe Rocancourt qui embobine ses proies pour les emmener là où a décidé. Comme c'est un trait de caractère que l'on peut retrouver dans ma personnalité, je me suis immédiatement senti proche du rôle. Tout ce qui concernait la nature de Moreno, c'était donc facile pour moi de l'incarner : je lui ai donné mon débit de paroles, mon énergie et mes expressions en improvisant beaucoup de dialogues. L'impro, c'est quelque chose que j'aime faire à condition d'être très cadré. Étant bon soldat sur un plateau, j'ai le devoir de mettre en confort mon metteur en scène en restant dans les lignes. Mais si je sens qu'il a envie de s'amuser et qu'il maîtrise son sujet en ayant une vision de la scène, je suis ravi de proposer des choses. Comme Dominique savait parfaitement ce qu'il voulait et était friand de mes propositions, je pouvais me permettre de sortir du cadre. Mais cela ne m'a pas empêché de rester très précis sur des détails ou des déplacements.

Physiquement, comment avez-vous créé le personnage ?

Pour visualiser une silhouette, Dominique et moi devions nous raconter le passé de Moreno. Dans notre imaginaire, il avait fait fortune dans la technologie avant de tout perdre et de se reprendre peu à peu en achetant à droite à gauche de quoi se refaire. Dans ma tête, je me suis dit que pendant son passage à vide il avait dû faire une dépression, boire un peu trop et grossir. J'ai donc pris 14 kilos et demandé à la costumière des chemises un peu trop petites pour montrer qu'il tentait de retrouver la taille qu'il avait lorsqu'il était riche. Par cette apparence physique, je pouvais donc déjà traduire son côté un peu pathétique.
Et pour le vieillissement, avant que les maquilleurs ne s'emparent de mon visage, j'ai proposé, en amont du tournage, plusieurs teintures de cheveux.

Y a-t-il une scène qui fut difficile à tourner ?

Je me souviens d'une séquence particulièrement délicate pour moi car elle illustrait à elle seule l'empathie de mon personnage. Quand Moreno sort de prison, retrouve Cobb dans un café et que ce dernier lui tend une arme, Dominique voulait que je joue le copain déçu, comme s'il s'était vraiment lié d'amitié avec Cobb et qu'il attendait une autre marque d'affection de la part de son pote. Il m'a fallu chercher cette émotion et ce n'était pas simple mais j'ai découvert une chose : quand on joue avec Zidane, on fait des gestes auxquels on ne s'attendait pas. Comme Pascal Reneric, comédien à qui j'avais donné la réplique au théâtre dans *Gatsby le Magnifique*, Melvil Poupaud est de ces acteurs qui, lorsque vous plantez vos yeux dans les leurs, vous donnent des ailes. Leur regard suffit à savoir si vous êtes au bon endroit. Je me nourrissais donc beaucoup de cela.

Qu'avez-vous appris en tant qu'acteur sur ce film ?

J'ai approfondi ma capacité à lâcher prise. Comme s'il y avait plusieurs crans à passer, Melvil a déclenché chez moi un cran. Cet acteur ayant un charisme sourd, une fois que la scène est tournée, on se rend compte de la place qu'il a prise, ça m'encourageait à le déstabiliser avec des petites impros. N'ayant pas de formation théâtrale, j'ai le sentiment de devoir en faire trois fois plus que les autres pour mériter ma place à leurs côtés. Je prends donc mes grands partenaires comme des profs et sur ce tournage, je me suis offert six semaines de cours avec Melvil Poupaud et quelques-unes avec Julia Piaton dont j'ai aussi adoré le jeu.

Quelles réactions attendez-vous du public ?

J'aimerais que, comme nous, les spectateurs s'attachent à tous les protagoniste à la fin du film.



LISTE ARTISTIQUE

Yonathan Cobb	Melvil POUPAUD
Eric Moreno	Sofiane ZERMANI
Jo	Steve TIENTCHEU
Agnès Cobb	Julia PIATON



LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Dominique BAUMARD
Scénario	Dominique BAUMARD
	Benjamin CHARBIT
D'après une idée originale de	Olivier BOUCHARA
	Benjamin CHARBIT
Musique originale	Lionel LIMIÑANA
	David MENKE
Image	Julien POUPARD
Montage	Laurent ROUAN
Son	Mathieu DESCAMPS
	Damien BOITEL
	Arnaud ROLLAND
	Aymeric DUPAS
Mise en scène	Jérémy MAZZA
Scripte	Jeanne FONTAINE SARDA
Casting	Antoine CARRARD
	Appoline DELVAUX
Décors	Ann CHAKRAVERTY
Costumes	Larry BOURY
Maquillage	Caroline ALET
Direction de production	Fabien MORAULT
Régie générale	Benjamin LOYER HARIVEL
Post-production	Mehdi SELLAMI
	Pierre HUOT
Production déléguée	SRAB FILMS
	Toufik AYADI
	Christophe BARRAL
Coproducteur	M141
Partenaires	Région Île-de-France
	Cinecap 7
	Cineventure 9
	La Procirep
	Cofinova développement 18
Distribution France	Le Pacte
Ventes internationales	Goodfellas